

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	30 (1980)
<b>Heft:</b>	1
<b>Artikel:</b>	Puritains et révolution puritaine anglaise au XVIIe siècle : de la politique au moralisme
<b>Autor:</b>	Gimelfarb-Brack, Marie
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-80838">https://doi.org/10.5169/seals-80838</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# PURITAINS ET RÉVOLUTION PURITAINE ANGLAISE AU XVII<sup>E</sup> SIÈCLE: DE LA POLITIQUE AU MORALISME

Par MARIE GIMELFARB-BRACK

Il est assez surprenant de constater qu'un événement aussi marquant pour l'histoire moderne que la première révolution anglaise (1640-1660) n'a toujours pas fait l'unanimité parmi les historiens quant à la simple manière de l'appeler. Effectivement, on ne trouve pour ce faire pas moins de cinq vocables: Grande Rébellion, guerre civile anglaise, Interrègne, première Révolution d'Angleterre et Révolution puritaire. Tous, à l'exception du dernier, ont été en usage dès le XVIIe siècle et tous les cinq le sont encore de nos jours. Certains historiens vont même jusqu'à les utiliser alternativement<sup>1</sup>.

Ce phénomène, très rare en dehors de l'histoire tout à fait récente (le seul autre cas qui se présente à mon esprit est celui de la Guerre de Sécession américaine), mérite par là qu'on s'y arrête. Sans doute est-il dû, dans les deux cas, au fait que la controverse sur le sens et la portée des événements qui ont eu lieu n'est toujours pas éteinte et continue à susciter un débat parfois passionné. En ce qui concerne l'Angleterre, le choix de l'un ou l'autre de ces termes me paraît refléter à la fois les convictions politiques, religieuses ou sociales actuelles de l'historien et sa position propre face aux protagonistes et aux événements de la période 1640-1660.

Ainsi, le terme de *Rébellion* utilisé notamment par Clarendon au XVIIe siècle et repris parfois (mais rarement) de nos jours<sup>2</sup>, dégage d'évidentes effluves royalistes. Il évoque en effet l'idée de désobéissance au gouvernement établi, de soulèvement illégitime destiné tôt ou tard à être maté. En d'autres termes, il me paraît impliquer une tournure d'esprit plutôt conservatrice chez les historiens qui l'utilisent et témoigner d'un parti-pris favorable à la monarchie, soit qu'ils aient été effectivement dans le camp royaliste, comme Clarendon, soit qu'ils aient choisi d'étudier les événements du point de vue des royalistes.

Le terme de *Révolution d'Angleterre* peut avoir deux sens diamétralement opposés selon l'époque à laquelle il a été utilisé. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, chez Hobbes en particulier<sup>3</sup>, il signifie qu'après une période de troubles suscités par la perversion des institutions (période qui s'ouvre avec le gouvernement personnel de Charles

1 Ainsi, et en ne s'en tenant qu'aux *titres* des ouvrages, on voit C. H. Firth utiliser les vocables de «Civil War 1603-1660» en 1910 et d'«Interregnum 1642-1660» en 1911. M. James parle de «Puritan Revolution 1640-1660» en 1930, d'«Interregnum 1642-1660» en 1935 et d'«English Revolution 1640-1660» en 1941. Ch. Hill utilise «English Interregnum» en 1938, «English Revolution» en 1940 et «English Civil War» en 1948. G. E. Aylmer parle d'«Interregnum 1646-1660» en 1972 et d'«English Revolution» en 1975. Enfin B. Manning utilise «English Civil War» en 1973 et «English Revolution» en 1976.

2 Notamment par I. Roots *The Great Rebellion 1642-1660*, 1966.

3 HOBBES, *Behemoth*. En 1693, le Père d'Orléans parle également «des Révolutions d'Angleterre».

Ier, de 1629 à 1640), l'équilibre traditionnel des pouvoirs a été rétabli, les institutions sont redevenues ce qu'elles étaient à l'origine comme après une espèce de rotation. Il va sans dire que c'est là une optique doublement conservatrice, dans le domaine politique comme dans le domaine philosophique de la perception du temps. Elle implique en effet que le temps n'est pas linéaire et tourné vers l'avenir (c'est là une conception moderne du temps, née dans la seconde moitié du XVIIIe siècle), mais qu'il est cyclique et donc replié sur le passé. Une «révolution» ne peut être qu'un retour au point de départ et non un saut en avant, une épuration et non une transformation radicale des institutions. Les historiens qui utilisaient ce terme à l'époque manifestaient ainsi leur attachement à une monarchie de type traditionnel, ni absolutiste (comme durant le gouvernement personnel de Charles Ier), ni parlementaire (comme sous la maison de Hanovre).

Les historiens français, allemands, puis anglais, américains et soviétiques qui, de plus en plus nombreux, utilisent cette même expression de *Révolution d'Angleterre* à partir du XIXe siècle, le font dans un esprit tout différent, nettement progressiste. Tous prennent visiblement le parti du Parlement contre le roi, autrement dit de l'opposition révolutionnaire, voire républicaine, contre le gouvernement royal légitime. Mais les buts qu'ils poursuivent et les convictions politiques qui sous-tendent leur démarche ne sont pas les mêmes.

Pour les uns, de tendance politique libérale ou radicale, le choix du terme de «révolution» implique une référence directe à la grande Révolution française de 1789, puis aux révolutions européennes de 1830 et 1848. Les événements anglais de la période 1640–1660 sont présentés comme les précurseurs des grands bouleversements politiques, sociaux et même économiques qui agitent l'Europe dès la fin du XVIIIE siècle. Toutefois, en s'intéressant à une période jusqu'alors assez négligée de l'histoire anglaise et en la qualifiant de «révolutionnaire», les historiens français et allemands du XIXe et du début du XXe siècle<sup>4</sup> manifestent leur propre opposition à des gouvernements conservateurs. Mais leur successeurs français, anglais ou américains de la seconde moitié du XXe siècle<sup>5</sup> travaillent dans un contexte tout à fait différent: les idées démocratiques et républicaines se sont imposées presque partout. En utilisant le terme de *Révolution anglaise*, ils ne font donc que se conformer à un usage solidement établi, sans qu'il y ait de véritable engagement politique de leur part.

Pour les autres, d'obédience marxiste – il s'agit surtout d'historiens allemands, anglais ou soviétiques écrivant du début du XXe siècle jusque vers 1965<sup>6</sup> – le terme de *Révolution anglaise* doit être pris dans un sens conforme au matérialisme historique et une analyse de la période, pour être valable, doit se fonder sur le concept de lutte des classes. Très tôt en effet, dès les années 1840 et jusqu'à leur mort, Marx et Engels avaient eux-mêmes considéré la première Révolution anglaise comme une «révolution bourgeoise de type classique» mûtinée d'éléments «progressistes<sup>7</sup>». A

4 Parmi les Français on peut citer E. Sayous en 1891 et F. P. G. Guizot, de 1827 à 1854 (quoiqu'il n'ait pas exactement été un révolutionnaire!). Parmi les Allemands, A. Stern en 1881, W. Rothschild en 1902–1903, M. Freund en 1927 et G. Lenz en 1933.

5 Parmi les Français mentionnons G. Walter en 1968 et O. Lutaud en 1978. Parmi les Américains, P. Zagorin. Parmi les Anglais, L. Stone en 1972, G. E. Aylmer en 1975, B. Manning en 1976.

6 Comme E. Bernstein en 1908; Ch. Hill dans la plupart de ses ouvrages dès 1940, H. Holorenshaw en 1939. N. H. Brailsford en 1961; et A. E. Kudrjavcev en 1925, V.F. Semenov en 1931 ou M. Barg en 1967.

7 Cité par CH. HILL, The English Civil War Interpreted By Marx And Engels, *Science and Society* 1948, p. 133, 135.

leur suite, les historiens marxistes orthodoxes l'inscrivent donc dans une lignée de révoltes semblables qui part de la révolte des Pays-Bas contre l'Espagne dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et englobe la Révolution française de 1789, la révolution allemande avortée de 1848 et les deux révoltes russes de 1905 et de février 1917. Du coup, le vocable prend une telle coloration politique que les historiens non-marxistes paraissent renoncer pour un temps à l'utiliser, en gros de 1935 à 1965. Mais à partir des années 1960, quelques historiens marxistes (dont le professeur Hill lui-même) commencent à réaliser qu'une analyse basée trop exclusivement sur le concept de lutte des classes ne parvient pas à expliquer de façon satisfaisante toutes les données du problème, car leur diversité et leur complexité semblent croître au fil des recherches. Ils en viennent donc peu à peu à limiter son champ d'application, voire même à le rejeter complètement. Dès lors leur analyse tend à se rapprocher de celle des historiens non-marxistes (qui, de leur côté, ont assimilé quelques éléments d'analyse marxistes, notamment l'importance des facteurs économiques) et on peut constater que, depuis une décennie, le terme de *Révolution anglaise* devient d'un usage très général.

Néanmoins son ambiguïté fondamentale demeure et c'est sans doute la raison pour laquelle un certain nombre d'historiens préfèrent utiliser des expressions politiquement moins marquées, comme celles de *guerre civile anglaise* ou d'*Interregne*. Le premier vocable est contemporain des événements et n'a cessé d'être employé depuis lors soit dans son sens technique strict (lequel couvre exclusivement les années 1642–1646, 1648 et éventuellement 1652<sup>8</sup>), soit dans un sens élargi qui englobe tout ou partie de la période 1640–1660<sup>9</sup>. Le second vocable est d'un usage encore plus récent (on le trouve surtout à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle) mais également plus vague. Théoriquement, il ne devrait s'appliquer qu'à la période qui s'étend de l'exécution de Charles Ier en 1649 à la restauration de Charles II par le Parlement anglais en 1660. En pratique, on le voit désigner une époque qui peut débuter en 1648, en 1646, en 1642 ou même en 1640<sup>10</sup>. Les deux expressions présentent apparemment, face au terme de *révolution*, l'avantage de minimiser la portée sociale et politique des événements en les ramenant à un conflit essentiellement militaire ou à une simple crise des institutions. Elles en donnent donc une image somme toute rassurante puisqu'elle n'implique pas de bouleversement radical de la société. En ce sens, leur usage pourrait apparaître comme la marque d'un esprit relativement conservateur ou du moins très prudent dans sa manière de juger les événements. Mais du fait même de leur caractère foncièrement technique, ces deux termes peuvent également témoigner, de la part des historiens qui les emploient, d'une volonté d'objectivité, de neutralité tant historique qu'idéologique face aux événements et aux protagonistes. C'est ainsi qu'on les retrouve sous la plume d'écrivains royalistes ou parlementaires, progressistes ou conservateurs.

Il nous reste à définir le sens et la portée du cinquième vocable, celui de *Révolution puritaine*, principalement utilisé entre 1875 et 1955 par d'assez nombreux histo-

8 De Cary parle de «Great Civil War 1646–1652» en 1842, Gardiner de «Great Civil War 1642–1649» en 1886–1891.

9 Comme Clarendon (édité pour la première fois en 1703), Bisacconi en 1653 (réédité en 1659), le baron Maseres en 1815, H. Plomer en 1904, Th. C. Pease en 1916, M. Ashley en 1974 ou B. Manning en 1973.

10 C. H. Firth parle d'«Interregnum 1642–1660» en 1911, F. A. Inderwick d'«Interregnum 1648–1660» en 1891; S. C. Lomas en 1902, M. James en 1935, G. E. Aylmer en 1972 ne précisent pas – ils entendent donc sans doute la période.

riens anglais et américains<sup>11</sup>. A première vue, il présente sur les quatre autres l'avantage d'être à la fois global et précis: il est d'un usage moins limité que les termes de *rébellion*, *d'interrègne* ou de *guerre civile* et, tout en impliquant l'idée d'un bouleversement général de la société (présente dans le terme de révolution), il en restreint la portée en le faisant dépendre de l'existence d'un groupe spécifique d'opposants à la monarchie anglaise, les fameux Puritains. A la longue, les historiens se sont toutefois aperçus qu'il présentait également un gros inconvénient, celui d'être doublement ambigu. Le terme de *révolution*, nous l'avons vu, peut prendre des sens très divers selon les convictions politiques de ceux qui l'utilisent. Quant au terme de *puritain*, même limité à son sens premier historique (protestant anglais des XVIe et XVIIe siècles), il possède toutes sortes de connotations religieuses, politiques, sociales, morales et même péjoratives qui le rendent très difficile à définir avec précision.

Voyons plutôt<sup>12</sup>.

A l'origine, c'est-à-dire à partir de 1565 environ<sup>13</sup>, donc sous le règne d'Elizabeth Ière, le terme de *Puritains* commence à désigner des Protestants anglais, partisans d'une réforme plus complète du dogme et de la liturgie anglicans, encore trop entachés à leurs yeux de catholicisme. Adversaires de la politique religieuse modérée de la reine, ils ne constituent cependant pas encore un mouvement séparatiste dans l'Eglise, encore moins un mouvement d'opposition politique. Mais leur aspiration à pratiquer une religion «épurée» et à vivre conformément aux préceptes de la Bible les conduit à adopter un comportement austère qui tranche avec insolence sur celui de leurs contemporains, tant au XVIe qu'au XVIIe siècle: ils s'habillent de vêtements sombres, sans parures, réprouvent l'usage des jurons, des jeux et des divertissements (surtout le dimanche), émaillent leurs discours de références bibliques et manifestent une grande piété. En même temps, leur attachement au dogme calviniste de la prédestination et leur certitude de compter parmi les élus les entraînent à rechercher dans une visible réussite économique le signe terrestre de leur salut, fût-ce au prix d'une certaine âpreté au gain: «le Puritain est naturellement avare de sa bourse et libéral de sa langue!» aurait dit Jacques Ier<sup>14</sup>... Le vocable prend donc très vite le sens de tartuffe et en même temps, son champ d'application s'élargit considérablement. Il devient un terme d'insulte appliqué couramment «par les papistes et par les athées», ou encore «par la populace... à tout homme qui ne fait qu'arborer un air honnête»<sup>15</sup>, ce dont les contemporains se plaignent amèrement. «Le terme... est ambigu et par là fallacieux»<sup>16</sup>, relève un auteur du XVIIe siècle. Et un autre se demande «si, pour éviter de plus grands dommages, il ne serait pas bon de prier Sa Majesté de donner une définition du Puritain»<sup>17</sup>.

C'est que sous le règne de Jacques Ier, puis de Charles Ier, le sens du mot *puritain* évolue considérablement. Ainsi, dans le domaine religieux, il cesse de désigner les

11 Par S. R. Gardiner en 1889, M. James en 1930, W. Haller en 1934 et 1955, D. M. Wolfe en 1941 et 1944, W. Schenk en 1948, P. H. Hardacre en 1956, etc.

12 Mes trois principales sources ont été l'*Oxford Dictionary, Politics, Religion and Literature in the Seventeenth Century* publié par WILLIAM LAMONT et SYBILL OLDFIELD en 1975 et le chapitre intitulé «The Definition of a Puritan» dans *Society and Puritanism in Pre-Revolutionary England* de CH. HILL (1964).

13 Le mot anglais *Puritan* semble dérivé du français *puritain*, que l'on trouve chez Ronsard en 1564, et peut-être également du latin moderne (car au XVIIe siècle, le mot *puritani* se trouve dans le dictionnaire de Du Cange).

14 Rapporté par Sir Thomas Overbury et cité par HILL, *op. cit.*, p. 25.

15 R. Sanderson (1681), cité par HILL, *op. cit.*, p. 18.

16 Giles Widdowes (1631), cité par HILL, *op. cit.*, p. 19.

17 E. Downing (1620), cité par HILL, *op. cit.*, p. 21.

Anglicans les plus austères, partisans d'une réforme par l'intérieur de l'Eglise, pour ne plus s'appliquer qu'aux séparatistes, Presbytériens ou Indépendants. Le transfert semble se faire dans les années 1620.

L'évolution la plus remarquable s'opère toutefois par un transfert du domaine religieux au domaine politique. Dès le début du règne de Jacques Ier et surtout à partir des années 1620, le terme de *puritains* sert de plus en plus fréquemment à désigner le parti d'opposition qui s'est formé au Parlement: «le Puritain est celui qui dit ce qu'il pense au Parlement..., qui défend honnêtement les lois et la vérité... (car) il veut être un sujet, pas un esclave»<sup>18</sup>, proclame un pamphlétaire. Ce transfert de la religion à la politique s'explique aisément si l'on se souvient qu'à l'époque, particulièrement en Angleterre, il n'existe pas de séparation véritable entre les deux domaines. En politique intérieure, les affaires ecclésiastiques étaient traitées comme des affaires d'Etat et en politique étrangère, les alliances se concevaient en fonction de la religion des puissances concernées.

C'est d'ailleurs à propos de la politique étrangère pro-espagnole de Jacques Ier qu'apparaît pour la première fois au Parlement une opposition qualifiée de «puritaine». Pour les protestants anglais qui n'avaient oublié ni les bûchers de Marie Tudor (dont l'époux n'était autre que Philippe II d'Espagne), ni la tentative d'invasion de l'Invincible Armada, la paix avec l'Espagne, signée en 1604, était inacceptable. Ils ne pouvaient pas non plus souscrire au projet de faire épouser une infante au futur Charles Ier. La question du «mariage espagnol» empoisonne durant vingt ans les relations de Jacques Ier avec ses Parlements successifs. Mais lorsqu'il abandonne finalement ce projet en 1624, c'est pour signer immédiatement un traité de mariage avec une autre puissance catholique, la France. Il meurt trois mois plus tard, ce qui empêche l'opposition puritaine consternée de manifester toute sa désapprobation.

On la retrouve néanmoins toujours aussi forte et aussi décidée dans les trois premiers Parlements du nouveau règne, en 1625, 1626 et 1628-29. Voyant cela, Charles Ier décide de n'en plus convoquer et de gouverner avec le seul appui de ses conseillers privés, dont le principal est l'archevêque Laud. Malgré son caractère drastique, cette mesure ne suffit pas à briser l'opposition puritaine. Au contraire, les réformes ecclésiastiques de Laud et les expédients financiers du roi ne font que la renforcer. Bientôt le royaume paraît coupé en deux: «la faction de Laud stigmatisait du nom de Puritains tous ceux qui n'étaient pas de son bord, à l'exception des papistes», se rappelle un témoin<sup>19</sup>. Lorsqu'à bout de ressources, Charles Ier se résoud enfin à convoquer un Parlement au printemps 1640, il doit se rendre à l'évidence: «tous les députés des Communes et presque toute la noblesse ancienne, impartiale et temporelle..., à l'exception des papistes, des prélat et des courtisans..., sont puritains»<sup>20</sup>. Horrifié, il le dissout précipitamment mais se voit obligé d'en convoquer un autre quelques mois plus tard. Ce sera le Long Parlement, qui présidera cahin-caha aux destinées de l'Angleterre durant les vingt ans de la *Révolution puritaine*.

Le gouvernement personnel de Charles Ier a toutefois creusé un tel fossé entre le roi et les Puritains que leur querelle déborde aussitôt du cadre du Parlement sur la place publique. Dès l'hiver 1640-41, la censure se montre impuissante à contenir le flot de pamphlets puritains et pro-parlementaires qui se répand à Londres. Le vocabulaire *puritain* prend dès lors un sens essentiellement politique et devient synonyme de

18 *The Interpreter*, attribué à Th. Scott (1622), cité par HILL, *op. cit.*, p. 23.

19 Roger Coke (en 1694), cité par HILL, *op. cit.*, p. 29.

20 HENRY PARKER, *A Discourse concerning Puritans* (1641), cité par HILL, *op. cit.*, p. 22.

*parlementaire*, ou partisan du Parlement contre le roi: «si tous les réformateurs sont puritains, déclare Parker en 1641, alors le Parlement est puritain»<sup>21</sup>.

Le déclenchement de la guerre civile au cours de l'été 1642 ravive de part et d'autre tous les anciens préjugés. Alors que les Puritains se voient eux-mêmes comme des «saints»<sup>22</sup> et des patriotes, «remplis de zèle à l'égard des lois et des libertés du royaume et pour la défense de la religion»<sup>23</sup>, les royalistes les considèrent comme «les ennemis du roi et de son gouvernement, séditieux, factieux, hypocrites et ambitieux, perturbateurs de la paix publique, bref la peste du royaume... Des hommes mal instruits, moroses, mélancoliques, mécontents, à l'esprit dérangé..., capables de souffrir un sermon ainsi qu'une attitude ou une conversation pleine de modestie... (mais) ni les jurons blasphematoires, ni une conversation grivoise, ni les railleries impies, ni la profanation du sabbat, ni le bafouage de la Parole de Dieu»<sup>24</sup>. En matière de religion, leur prétendu zèle n'est que de l'intolérance mêlée de cruauté: «Ces saints errants que tout le monde prend pour de véritables soldats de l'Eglise... affermissent leur foi par l'épreuve sacrée de la pique et du mousquet et démontrent l'orthodoxie de leur doctrine par une grêle de coups apostoliques. Au feu, à l'épée et à la désolation, ils donnent le nom de réforme pieuse et complète»<sup>25</sup>.

A première vue, les mesures prises de 1642 à 1646 par le Parlement semblent corroborer le point de vue des royalistes: les théâtres londoniens sont fermés (peut-être moins par moralisme que par crainte de voir s'y fomenter des émeutes royalistes), le *Livre des Sports et des Divertissements du Dimanche* est brûlé publiquement par le bourreau et le respect du «sabbat» renforcé, les réformes de l'archevêque Laud sont annulées, l'Eglise d'Angleterre est peu à peu réorganisée selon un schéma presbytérien (c'est là le prix de l'alliance écossaise), enfin quelques royalistes surpris à Londres sont accusés d'espionnage et exécutés. De leur côté, les «Saints en armes» de l'Armée Nouveau Modèle marchent au combat en chantant des cantiques et remportent dès 1645 de foudroyantes victoires célébrées par des actions de grâce solennnelles.

Telle est l'image d'Epinal qui nous est parvenue à travers la République, le Protectorat et la Restauration comme le reflet prétendument exact de la *Révolution puritaine*.

En réalité, le problème est beaucoup plus complexe. Les Puritains ne formèrent jamais, ni au XVIe ni au XVIIe siècle, de parti ou même de mouvement homogène. Leurs conceptions religieuses, politiques, sociales et morales pouvaient varier considérablement. Si l'on s'en tient toutefois exclusivement à la période 1640–1660 et si l'on restreint le champ d'application du vocable *puritain* au camp parlementaire (à l'exclusion des Puritains demeurés fidèles au roi – car il y en a eu...), on peut distinguer dans la Révolution puritaine trois tendances: celle des Presbytériens, celle des Indépendants et celle des sectaires.

*Les Presbytériens*, d'obédience strictement calviniste, rêvaient d'une Eglise d'Etat austère, disciplinée et qui aurait eu la haute main sur les affaires publiques et privées du royaume, comme en Ecosse. Fondamentalement, leur manière de concevoir l'organisation de l'Eglise et les relations Eglise-Etat ne se différenciaient guère de celle des royalistes anglicans. Dans la hiérarchie ecclésiastique, ils remplaçaient

21 Ibid., cité par HILL, *op. cit.*, p. 25.

22 *Saints ou Godly*, les élus de la prédestination calviniste.

23 J. Vicars, *Jehovah-Jireh* (1644), cité par HILL, *op. cit.*, p. 29.

24 LUCY HUTCHINSON, *Memoirs of the Life of Colonel Hutchinson*, cité par HILL, *op. cit.*, p. 29 et par LAMONT, *op. cit.*, p. 102–103.

25 Samuel Butler, *Hudibras*, cité par LAMONT, *op. cit.*, p. 80.

simplement les évêques par des «presbytres» ou conseils composés de pasteurs et d'«anciens» (paroissiens élus pour veiller à la conformité religieuse et à la moralité des gens). Quant à leur intolérance en matière de doctrine et de culte, elle allait aussi loin que celle de Laud, mais ils affichaient un moralisme beaucoup plus rigoureux. Ce sont d'ailleurs leurs excès en ce domaine qui ont servi de modèle principal à la figure caricaturale du Puritain, telle que la dépeint par exemple en 1645 «Martin Marpriest» alias Richard Overton, l'un des futurs chefs niveleurs<sup>26</sup>.

En s'opposant au roi, ils ne cherchaient ni à le supprimer politiquement, ni à l'écraser militairement, mais à obtenir qu'il réforme l'Eglise d'Angleterre selon leurs vues et qu'il garantisse au Parlement le droit de participer sur un pied d'égalité à la conduite des affaires du royaume, notamment en matière de politique étrangère et de commandement militaire. Après le départ des royalistes en 1642, à la veille de la guerre civile, ils constituent l'aile conservatrice du Parlement, majoritaire (sauf pour de brefs intervalles) jusqu'en décembre 1648. Ce sont donc eux les responsables de la politique austère du Parlement «puritain». Ils sont également à l'origine de plusieurs tentatives du Parlement de négocier un accord avec le roi. Contrairement aux Indépendants, il ne leur vient jamais à l'esprit de mettre Charles Ier en accusation, encore moins de le condamner à mort. C'est là ce qui provoque leur chute fin 1648. Chassés du Parlement par l'Armée Nouveau Modèle, ils ne reviendront y siéger qu'à la chute du Protectorat en 1659 et seront alors, aux côtés des royalistes ressuscités, les artisans du retour de Charles II l'année suivante.

Socialement parlant, ils se recrutaient essentiellement parmi la haute bourgeoisie commerçante et manufacturière (ce qui explique l'appui qu'ils recevront constamment du Conseil communal de Londres), dans les professions libérales (William Prynne, l'un de leurs plus célèbres porte-parole, est un avocat), voire même dans l'aristocratie terrienne éloignée de la Cour (comme le comte de Manchester). Leur sentiment d'appartenir à l'élite économique et sociale du royaume, joint à leur conviction de compter parmi les élus de Dieu, expliquent sans doute leur aspiration à former un gouvernement de type oligarchique où le véritable pouvoir aurait passé des mains du roi à celles du Parlement, qui représente précisément cette élite.

*Les Indépendants*, par contre, voulaient une Eglise libre, indépendante de l'Etat, composée de congrégations groupées chacune autour de son pasteur sur la base d'une confession de foi commune. Ces congrégations pouvaient se lier les unes aux autres par des accords passés dans un esprit de tolérance mutuelle, mais elles ne concevaient pas d'être subordonnées impérativement à des règles précises de doctrine ou de pratique religieuse (dans les limites de la foi réformée, cela va sans dire), encore moins à un évêque ou à un conseil. Dans l'esprit des Indépendants, la recherche personnelle de la vérité à travers la lecture de la Bible, les discussions théologiques et la méditation des sermons entendus primait toute forme de discipline, ce qui amenait certains d'entre eux (par exemple William Walwyn, l'un des futurs chefs niveleurs) à essayer successivement plusieurs congrégations. Ces «quêteurs de vérité» (ou *seekers*) scandalisaient tout particulièrement les Presbytériens.

Les Indépendants se recrutaient en général parmi les classes moyennes: *gentry* campagnarde et peu fortunée (comme Cromwell), artisans et petits commerçants des villes, paysans libres et gros fermiers. Dès le début des hostilités, ils sont nombreux à s'engager dans les armées parlementaires. Puis dès l'hiver 1644-45, ils forment le gros des troupes et du commandement de l'Armée Nouveau Modèle, dont la

26 Cf. «Martin Marpriest contre Sir John Presbyter» dans ma thèse intitulée *Liberté, Egalité, Fraternité, Justice! La vie et l'œuvre de Richard Overton, Niveleur.* (Berne, P. Lang 1979).

piété et la haute moralité (qui ne vont cependant pas jusqu’au rigorisme des Presbytériens) suscitent bientôt l’étonnement, voire l’admiration: n’est-elle pas, en vérité, «l’armée la plus victorieuse, la plus loyale, la plus dévote, la plus juste et la plus vertueuse qu’aucune époque ait jamais produite ou que l’histoire récente puisse offrir en exemple?» s’exclame le Niveleur Overton en 1646<sup>27</sup>. Les malheureux Irlandais penseront assez vite autrement et au fil des années, l’Armée devenue professionnelle perdra tout crédit.

De la réunion du Long Parlement en novembre 1640 à la signature avec l’Ecosse, en septembre 1643, du *Solemn League and Covenant* (traité politique, militaire et religieux d’amitié et de collaboration), la tendance Indépendante ne se distingue guère, au Parlement, de la tendance presbytérienne. Mais pour s’assurer de l’appui d’une armée écossaise contre le roi, le Parlement a dû consentir à réformer dans les plus brefs délais l’Eglise d’Angleterre afin de la rendre conforme au modèle écossais, strictement presbytérien. Il s’attelle donc à la tâche à partir de 1644, suscitant par là l’inquiétude des Indépendants qui voient dans l’intolérance presbytérienne une menace de mort pour leurs congrégations. Au cours de l’hiver 1644-45, la scission entre les deux ailes du mouvement puritain, apparente déjà dans le domaine religieux (où elle s’est cristallisée en cours d’année autour d’une très vive controverse sur la tolérance), devient également visible au Parlement à propos de la conduite des opérations militaires et de la poursuite des négociations avec le roi. Les Indépendants ont en effet conscience de payer le plus lourd tribut à la guerre en vies humaines. La prolongation des combats, qu’ils attribuent autant à la tiédeur des généraux presbytériens qu’à l’entêtement de Charles Ier, les incite peu à peu à souhaiter non plus une paix négociée (à laquelle aspirent les Presbytériens), mais une victoire totale qui permette au Parlement de dicter ses termes au roi. Les Indépendants reprochent également à la majorité presbytérienne du Parlement son despotisme croissant dans la conduite des affaires du royaume, totalement contraire à l’esprit démocratique qui prévaut dans leurs congrégations et dans l’Armée Nouveau Modèle, organisée précisément à cette époque à leur demande. Toutefois, à l’égard de la monarchie comme institution, leur attitude n’est pas encore très différente de celle des Presbytériens. Au total, on peut dire que leur position reste relativement modérée jusqu’en 1647.

Il n’en reste pas moins qu’une rivalité sourde oppose dès 1645 le Parlement à majorité presbytérienne à l’Armée Nouveau Modèle dominée par les Indépendants. Latente tant que dure la première guerre civile, elle se révèle au printemps 1647 lorsque le Parlement, après s’être assuré de la personne du roi, commet l’erreur de vouloir licencier l’Armée sans cérémonies dans l’espoir de priver ainsi les Indépendants de leur principal soutien. La manœuvre est transparente et l’Armée se rebiffe. Elle arrache le roi au Parlement, investit la capitale et au cours de l’été les officiers Indépendants dirigés par Cromwell tentent à leur tour de négocier avec Charles Ier. Ils ne parviennent qu’à provoquer la colère d’une partie des troupes, résolument opposée à la monarchie. Le roi parvient en effet quelques mois plus tard à s’échapper et signe en décembre 1647 un accord avec les Ecossais, ce qui rallume automatiquement la guerre civile.

Cette duplicité du roi transforme enfin les Indépendants en de véritables révolutionnaires. Dès lors, ils envisagent non seulement de faire juger et exécuter Charles Ier, mais encore de supprimer la monarchie. Horrifiés, les Presbytériens tentent de se rallier au roi. Ils sont alors chassés du Parlement et l’Armée reste maîtresse de la

27 *The Interest of England Maintained* (1646) attribué à Overton, cité dans ma thèse.

scène politique. Charles Ier est exécuté en janvier 1649, la République proclamée et les Indépendants s'efforcent de restaurer l'ordre dans le royaume. Mais le gouvernement civil mis sur pied au printemps 1649 s'avère rapidement être un fiasco et l'Armée se décide à intervenir une nouvelle fois: en décembre 1653, elle fait proclamer Cromwell – son général – Protecteur de la République, ce qui est un retour déguisé à la monarchie. Quelques mois après la mort de Cromwell, au printemps 1659, elle tente une dernière fois d'assumer le pouvoir en restaurant la République. Mais elle échoue et le Parlement, qui a rappelé sa majorité presbytérienne, finit par proclamer roi Charles II en mai 1660.

Contrairement aux Presbytériens et aux Indépendants, *les sectaires* ne seront jamais représentés comme tels au Parlement. A vrai dire, ils ne sont reconnus comme un mouvement distinct de celui des Indépendants qu'à partir de 1645 environ, au moment de la controverse sur la tolérance en matière de religion.

Dans le domaine religieux, en effet, on appelle à l'époque *sectaires* les membres des congrégations Indépendantes les plus hétérodoxes. Certaines d'entre elles existaient en Angleterre depuis la fin du XVI<sup>e</sup> ou le début du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment les Brownistes, les Familistes, les Baptistes particuliers d'obédience calviniste (dont fera longtemps partie John Lilburne, principal porte-parole des Niveleurs) ou les Baptistes généraux (comme le Niveleur Overton), appelés aussi Anabaptistes. D'autres, nombreuses mais numériquement peu importantes, s'épanouissent dans les années 1640; parmi elles, la secte des Ranters est sans doute la plus connue et la plus décriée. Quelques-unes enfin, comme la «Société des Amis» ou Quakers (que Lilburne rejoint en 1653, peu après sa fondation) ou le mouvement millénariste des Hommes de la Cinquième Monarchie, n'apparaissent que dans les années 1650. La plupart d'entre elles ne survivront pas à la Restauration.

L'origine sociale des sectaires est en règle générale assez humble: on les trouve parmi les petits artisans, les apprentis, les domestiques ou les très nombreux campagnards qui, dans les années 1620–1640, avaient cru fuir la misère en venant s'installer à Londres. Beaucoup d'entre eux, notamment les Baptistes, s'engagent dans l'Armée Nouveau Modèle.

A l'exception des Hommes de la Cinquième Monarchie qui inquièteront un temps le Protectorat, les sectaires en tant que tels n'auront jamais de programme politique. Mais de 1645 à 1649 environ, ils constituent le gros des troupes du mouvement nivelaire.

*Les Niveleurs* ne forment pas exactement un parti politique au sens où nous l'entendons maintenant, mais ce qui s'en rapproche le plus dans la période 1640–1660. Contrairement aux Presbytériens ou aux Indépendants, c'est un mouvement essentiellement laïc qui, en matière de religion, se contente de prôner une tolérance aussi large que possible, incluant les Anglicans, voire même, sous certaines conditions, les catholiques (ce qui, pour l'époque, est inouï). Jusqu'au printemps 1647, leur mouvement est avant tout civil et axe sa propagande sur la défense des droits des simples citoyens. Puis, lorsque la révélation de la querelle entre les Presbytériens et les Indépendants aboutit à politiser l'Armée, on les rencontre assez nombreux parmi les soldats et même parmi les officiers. En même temps, leurs idées politiques libertaires et démocratiques, nettement plus radicales que celles des Indépendants, commencent à s'articuler en de véritables programmes qui aboutissent, à partir de l'automne 1647, à la rédaction de plusieurs projets de constitution, dont les plus fameux portent le nom d'*Accord du Peuple*. Partisans de l'extension du droit de vote à tous les hommes qui ne sont ni domestiques, ni mendiants, adversaires

résolus du roi et de la monarchie (Overton semble avoir été l'un des tout premiers révolutionnaires à envisager l'instauration de la république dès 1646), ils réclament la garantie des droits politiques du peuple et d'importantes mesures sociales, visant en particulier à réformer la justice.

Du printemps à l'automne 1647, leur influence à Londres et dans l'Armée Nouveau Modèle devient si grande qu'elle finit par inquiéter sérieusement les officiers Indépendants dirigés par Cromwell. Pour éviter une scission au sein de l'Armée dont pourrait profiter le Parlement, ils choisissent de souscrire momentanément au programme des Niveleurs, puis les écrasent une première fois en novembre 1647, lorsque leur appui n'est plus nécessaire, le Parlement ayant été momentanément maté en août.

Au cours des derniers mois de l'année 1648, les officiers Indépendants se rapprochent à nouveau des Niveleurs pour tenter de mettre au point une solution commune au vide gouvernemental que creusera l'exécution projetée du roi. Mais les événements se précipitent avant qu'une entente puisse être trouvée et lorsque les Indépendants proclament la république, les Niveleurs se retrouvent dans le camp adverse. Cromwell, devenu l'homme fort du gouvernement, décide de mettre un point final à leurs revendications par trop démocratiques: fin mars 1649, il fait emprisonner les quatre principaux chefs civils des Niveleurs. Ce faisant, il déclenche à Londres et dans l'Armée une vague énorme de protestation et d'agitation, qui culmine par une grave mutinerie. Cromwell l'écrase brutalement en mai, ce dont le mouvement nivelleur tout entier ne se relèvera jamais, même lorsque ses chefs civils seront finalement relâchés en novembre 1649.

La distinction que nous venons d'établir dans le mouvement puritain entre:

- une aile droite presbytérienne, d'origine sociale élevée, intolérante en matière de religion et politiquement conservatrice;
  - un centre-gauche Indépendant représentant les classes moyennes, adepte de la liberté de croyance et de pratique religieuses et prônant une réforme modérée des institutions politiques;
  - enfin une aile d'extrême-gauche composée des Niveleurs et de leurs partisans des sectes, issue du petit peuple, passablement hétérodoxe en matière de religion et visant à une refonte complète des institutions politiques et même sociales,
- cette distinction contient une certaine part d'arbitraire tout en étant correcte sur le plan général.

En effet, les trois critères de l'origine sociale, de la religion et du programme politique que nous avons utilisés ne se superposent pas toujours exactement et ne permettent d'ailleurs même pas toujours de distinguer les Puritains des Royalistes. C'est ainsi qu'un député conservateur votant au Parlement avec la majorité presbytérienne pouvait fort bien appartenir, sur le plan religieux, à une congrégation Indépendante. Les Presbytériens (au sens religieux du terme) n'avaient pas tous pris fait et cause pour le Parlement, loin de là: bon nombre d'entre eux, issus de l'aristocratie, de la gentry, voire même de la haute bourgeoisie qui dirigeait Londres, étaient restés fidèles au roi. Les Indépendants du Parlement n'étaient pas toujours d'accord, sur le plan politique, avec les officiers Indépendants de l'Armée Nouveau Modèle, surtout après la proclamation de la République. Les apprentis de Londres appuyaient de leurs pétitions au Parlement tantôt les Presbytériens (qui représentaient leurs patrons), tantôt les Niveleurs (qui se souvenaient pour la plupart d'avoir été eux-mêmes apprentis peu d'années auparavant). Quant à la différence de statut

social qui aurait distingué les Indépendants des Niveleurs, elle est des plus malaisées à cerner et semble ne plus jouer du tout en ce qui concerne les chefs des deux mouvements: Lilburne et Cromwell provenaient de la même gentry obscure et besogneuse (mais Lilburne avait été mis en apprentissage alors que Cromwell faisait un bref séjour à l'Université); Walwyn était un marchand aisé, membre d'une des grandes compagnies de négociants d'outre-mer et le type parfait du *seeker* Indépendant – mais en matière de réformes sociales, ses idées allaient bien plus loin que celles de la plupart des Niveleurs et les Presbytériens le considéraient comme un homme particulièrement dangereux; Ireton (beau-fils de Cromwell) et Wildman (protégé de Lilburne), tous deux juristes de formation, furent les principaux porte-parole, le premier des Indépendants, le second des Niveleurs, aux débats de Putney de l'automne 1647; enfin deux célèbres colonels de l'Armée Nouveau Modèle, destinés tous deux à monter encore en grade, tous deux issus de la classe moyenne, se trouvaient en complète opposition dans les domaines de la politique et de la religion: Thomas Harrison, profondément religieux et membre d'une secte millénariste, sera l'un des plus chauds partisans de Cromwell jusqu'à la proclamation du Protectorat, alors que Thomas Rainsborough, qui ne semble pas avoir eu de convictions religieuses particulières, embrassera avec fougue le programme des Niveleurs.

Notre distinction entre les tendances presbytérienne, Indépendante et sectaire de l'opposition puritaine se trouve néanmoins corroborée par l'introduction d'un quatrième critère, à la fois économique et psychologique, qui peut se résumer par le sentiment d'avoir à défendre avant tout, non pas des convictions religieuses, non pas un programme politique, non pas un statut social ou une classe sociale déterminée, mais des *intérêts économiques spécifiques*. Dans cet ordre d'idées, les Presbytériens auraient représenté et défendu les intérêts d'une élite d'entrepreneurs capitalistes engagés principalement dans le commerce d'outre-mer, la manufacture du drap, l'exploitation des mines et la mise en valeur rationnelle des grands domaines, et qui avaient vu, sous le règne de Charles Ier, leurs efforts paralysés par des taxations arbitraires (droits de douane, prêts forcés, etc.), des législations rétrogrades (remise en vigueur des guildes, promulgation de lois interdisant le clôture des terres) et surtout l'octroi vénal inconsidéré, à des courtisans ou à des financiers véreux, d'une foule de monopoles sur des biens de consommation courante (comme le vin, le charbon, le savon, la poudre etc.). Cette élite d'entrepreneurs aurait réuni aussi bien des grands bourgeois de Londres (de loin le centre commercial le plus important du royaume) que des nobles retirés bon gré mal gré sur leurs terres et jaloux des courtisans. De leur côté, les Indépendants auraient surtout représenté les intérêts d'une classe moyenne montante, désireuse de se faire une place au soleil, la gentry qui s'était enrichie dès le règne d'Elizabeth par l'achat et la mise en valeur minutieuse de terres d'Eglise passées à la Couronne. Quant aux Niveleurs, ils auraient cherché à traduire les aspirations du petit peuple (qui se voyait ruiné par le clôture des grands domaines et des terres communales, exploité par les manufacturiers et affamé par les monopoles) à vivre et à travailler dans de meilleures conditions, sous la juste protection des lois et dans une société plus libre et plus égalitaire.

L'introduction de notre dernier critère permet en fin de compte de mieux comprendre le déroulement de cette révolution dite *puritaine*. Il propose une explication à la volte-face des Presbytériens en 1659: opposés à l'absolutisme de Charles Ier, à sa politique religieuse et à sa politique économique, ils finissent par se réconcilier avec son fils par crainte de voir la tempête révolutionnaire balayer leur position social et économique dominante. Ce critère permet également de comprendre pourquoi les Niveleurs furent considérés par leurs adversaires comme de dangereux révo-

lutionnaires, «partisans de l'anarchie et du communisme»<sup>28</sup>, malgré leurs protestations indignées: leur rêve d'une plus grande justice sociale, d'une société plus libre et plus égalitaire était trop en avance sur leur temps et eux-mêmes n'en voyaient pas toutes les implications aussi clairement que leurs adversaires Indépendants, plus réalistes, plus terre-à-terre. Il est d'ailleurs avéré qu'ils seront considérés comme des ancêtres directs à la fois par les marxistes anglais et soviétiques et par les libéraux américains... Enfin, ce critère aide à mieux saisir la véritable portée de la victoire des Indépendants: les réformes qu'ils prônent de 1647 à 1649, promulguées finalement en 1653 à travers l'*Instrument of Government* (la première et dernière constitution que connaîtra l'Angleterre) sont juste trop précoces pour durer au-delà de la mort de Cromwell, d'autant qu'elles ont été imposées par la force des armes à un pays sortant d'une longue guerre civile. Elles seront néanmoins admises après la Glorieuse Révolution de 1689 – cette deuxième révolution anglaise qui n'en fut pas une mais que l'on peut considérer comme l'épilogue de la première, dite *Révolution Puritaine*.

28 Comme le prétend Cromwell au cours des débats de Putney, le 29 octobre 1647. Le surnom péjoratif de «Niveleurs» (sous-entendu: des biens et des propriétés) leur est d'ailleurs donné à la même occasion par Ireton et ses amis.